

## Trois châteaux de la seconde Renaissance en Léon: Maillé, Kerjean, Kergournadec<sup>h</sup>

Quels débuts pour ce siècle, le seizième! Le grand logis de Nantes, où agonise superbement le rêve du duc François II, exprimé dès 1466, de pouvoir y recevoir les grands du royaume; la reconstruction de Josselin, triomphe du dernier flamboyant venu de la Loire et, mieux que Blain ou Pontivy, monument ambigu des velléités duciales des Rohan; Goulaine ou la Motte-Glain, vastes demeures de grands nobles trop proches de la cour royale. De ce style dit Louis XII, avec des relais comme le palais épiscopal de Claude de Rohan à Quimper, restera longtemps un répertoire ornemental dans les églises, les manoirs, les maisons urbaines de bois et de pierre de toute la Bretagne.

Puis vient Châteaubriant: le 14 mai 1532 le roi François 1<sup>er</sup> y arrive désireux de mettre le point final à l'épineuse succession bretonne. Sa belle amie d'antan Françoise de Foix et son mari Jean de Laval-Châteaubriant l'y reçoivent. Ce grand seigneur vient de succéder à son cousin Gui XVI de Laval-Vitré dans la charge de lieutenant-général de Bretagne. Comme en témoignent le château de Laval et, à Vitré, la célèbre loggia inspirée directement de la façade nord de Blois, les Laval étaient acquis à l'art nouveau, à la culture nouvelle. Les travaux considérables de Châteaubriant se terminèrent en 1537-1538. Ce triomphe de l'architecture de cour allait-il être le modèle désormais suivi pour l'architecture civile, puisqu'à Guingamp, en 1536, et à Rumengol en 1532, le nouveau décor traité de façon très originale, semblait également s'imposer dans l'architecture religieuse?

Or, l'ère des grands châteaux s'arrête brutalement, comme si les vastes programmes du premier tiers du siècle avaient été liés aux événements où se nouait le sort de la Bretagne. C'est encore à Châteaubriant que viendra Charles IX en 1565. Notre connaissance de la noblesse, et même au-delà de toute la vie bretonne du siècle, est trop incomplète, fragmentaire et incertaine pour que l'on puisse hasarder cependant plus que des hypothèses. Certaines grandes familles s'épuisent ou s'éloignent: leurs alliances les font sortir de la sphère bretonne. C'est le cas des Laval: les La Trémoille ou les Coligny dépassent ce cadre. La Roche-Bernard n'a gardé du Cardinal Odet de Châtillon (1)

(1) Frère de François de Coligny, baron de la Roche-Bernard par son mariage avec Claude de Rieux en 1547, héritière elle-même, par son père, des Laval.

qu'un logis assez modeste de 1555 et le mausolée commandé à Jean II Juste a disparu, œuvre pourtant aussi importante que celle de l'angevin Jean de l'Épine, à Champeaux pour les Espinay si liés aux Laval. On pourrait réfléchir aussi à la destinée des Rohan.

Peut-être le temps est-il venu d'une autre noblesse: les noms aujourd'hui illustres de Noël du Fail ou de Pierre d'Argentré ne symbolisent-ils pas des aspects nouveaux, le gentilhomme campagnard, le juriste intégré aux nouvelles structures administratives et judiciaires? La floraison de «manoirs» c'est-à-dire de maisons nobles, peu ou pas fortifiées, mais aussi centres d'une vie agricole, est sans doute une première réponse, en attendant que l'étude de ce siècle se précise assez pour permettre des certitudes.

L'exemple du Léon ne manque pas de leçons. On pense surtout à Kerjean, auquel il convient de lier Maillé et Kergournadec<sup>h</sup> comme expressions d'un art novateur, mais ceci ne peut faire oublier bien d'autres demeures. Parmi elles, retenons Mézarnou en Plouénéventer et Tronjoly en Cléder: au milieu du siècle et même au-delà, leurs élégantes structures affirment la permanence de types de constructions dont l'élaboration se suit en Bretagne depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle (2).

Mézarnou et Tronjoly sont avec des partis de circulation interne probablement différents, d'excellents exemples de la diffusion d'un type qui doit beaucoup aux exemples angevins comme le montre en particulier le type de tourelle d'angle, raccordant deux ailes perpendiculaires. Son plan polygonal (à trois pans) se transforme au niveau d'une chambre haute en plan carré grâce à un encorbellement fortement souligné par sa mouluration. Le dessin des fenêtres à croisée simple, au linteau à double accolade, le décor des lucarnes (colonnettes torsadées ou en nid d'abeille; fronton aigu flanqué de minces pinacles auxquels il est relié par des figures monstrueuses), le dessin en plein cintre des portes, tout montre, entre les deux constructions voisines, une parenté certaine, celle du style Louis XII longtemps prolongé.

Mézarnou est l'œuvre, dans les années 1550-1560, d'un juriste issu d'une très ancienne famille; Yves Parcevaux, fils d'un sénéchal du Léon, était allé à Bologne conquérir son doctorat de droit (1551) et devint conseiller au Présidial de Quimper puis en 1556, conseiller au Parlement de Bretagne. Il s'était marié en 1554 à Jeanne de Boutteville, descendante de l'illustre famille des seigneurs du Faouët, dont le mécénat est encore si visible en Haute-Cornouaille. Son frère, qui lui succéda à Mézarnou, était marié à Françoise de Carné et sa veuve se remaria après 1559 avec Claude de Goulaine.

(2) M. DECENEUX, *Notes sur quelques aspects des manoirs gothiques bretons*, dans *Arts de l'Ouest*, 1980, 1/2, p. 105-126.



Fig. 1. — Coët Seiz Ploué (Maillé). Les armoiries de la salle du troisième niveau du pavillon d'angle.

Ces alliances méritent réflexion : les Parcevaux en étaient fiers qui, sur une cheminée de leur demeure, en faisaient peindre les armoiries (3). Cette noblesse qui tend à s'intégrer au nouvel appareil d'Etat a conforté sa position par des mariages avec d'importants lignages, ce qui n'a pas été sans conséquence sur son statut social et culturel. La situation de Tronjoly n'est pas essentiellement différente : les armoiries (vers 1580), d'Olivier de Kergoët et de sa femme Marie de Louët font se rappeler que, en 1573, un Louët est chevalier de l'Ordre. Il est d'autant plus intéressant de voir la fidélité au parti et au décor du début du siècle, alors qu'ailleurs le décor de la première Renaissance s'affirmait comme à Kernéguez en Plouguer vers 1560 (4).

\*

\*\*

Les années de rupture approchaient cependant comme en témoigne à quelques lieues de Mézarnou et Tronjoly, l'ambitieux chantier de Coët Seiz Ploué, (le Bois des Sept Paroisses), généralement appelé Maillé, du nom d'une branche cadette de la grande famille tourangelle de Maillé-Luynes, qui en hérita par alliance en 1577. La date de la construction peut être donnée avec précision grâce à une clef de voûte, aujourd'hui déposée, (5) de la salle haute du pavillon d'angle (fig. 1); l'alliance des armoiries se lit : à dextre coupé Kermalesquelen, à senestre Goulaine, ce qui correspond à l'alliance de Maurice de Kermarvan-Lesquelen et de Jeanne de Goulaine vers 1550. Maurice hérita de son père en 1565 et mourut avant 1577, mais son épouse vécut jusqu'en 1588. La construction est bien datée des années 1560-1590, du moins dans cette partie essentielle.

Les historiens de la Renaissance bretonne n'ont pas omis de signaler l'étrange silhouette de ce grand logis mais aucune analyse n'en a précisé entièrement le sens et la portée. Deux aspects en semblent contradictoires : de la cour, la façade sud et la courte aile occidentale montrent un long bâtiment, au premier abord de peu d'intérêt, flanqué d'un énorme pavillon orné de colonnes des trois ordres classiques (fig. 2), d'une autre échelle ; Si l'on passe du côté ouest, une grande façade manifestement inachevée dresse ses hauts étages, silhouette

(3) L. LE GUENNEC, *Le Finistère monumental, I, Morlaix et sa région*, rééd. Quimper 1979, p. 150.

(4) Commission régionale d'Inventaire Bretagne, *Canton de Carhaix-Plouguer*, Paris, 1969, p. 33.

(5) Les armoiries s'inscrivent dans une cartouche en kersantite dont le dessin marqué par une tête féminine à la partie supérieure rappelle un cartouche armorié d'une bordure de tapisserie des ateliers de Fontainebleau ou Paris datée entre 1566 et 1583. Cf. *Le seizième siècle européen. Tapisseries*. Exposition Paris, 1965-66 cat. n° 13, p. 29. Ces cartouches connus par des recueils d'Androuet du Cerceau apparaissent en Bretagne assez vite (maison de Lanvollon aujourd'hui à Dinan; 1559).



Fig. 2. — Coët Seiz Ploué. Vue de la cour: le manoir et le pavillon d'angle. (photo Jos Le Doaré).

dématurée, un peu énigmatique. Il importe donc de bien comprendre ce qui s'est passé (6) (fig. 3).

Il existait à Coët Seiz Ploué, un manoir dont les traces se révèlent en visitant le long bâtiment aspecté au sud. L'extérieur a perdu la plus grande part de sa vérité lors de travaux du XIX<sup>e</sup> siècle, et son uniformité apparente peut égarer. On éliminera d'abord la partie orientale au-delà de la porte à imposte qui ouvre sur un escalier rampe sur rampe qui a conservé une belle ferronnerie de type Louis XIV. Ensuite, il convient d'observer l'existence d'une autre porte, plus proche d'un état ancien, à sa gauche, vers l'ouest donc; à l'intérieur, elle correspond à un espace circulaire qui se retrouve à l'étage: aucun doute que, repris probablement au XVII<sup>e</sup> siècle dans l'appareillage des parois pour effacer l'encastrement des marches, l'emplacement de l'escalier du manoir primitif n'apparaisse là. D'autres faits confirment l'existence et le type ancien

(6) Une étude de la partie Renaissance: C. SPARFEL, *Maillé, une tentative d'introduction de l'art architectural de la Renaissance au XVI<sup>e</sup> siècle dans le Léon*, (mémoire complémentaire du diplôme d'études supérieures d'histoire) 1964, 1 ex. dactyl. Centre des Arts de l'Ouest, est une étude précise des faits et une description analytique.

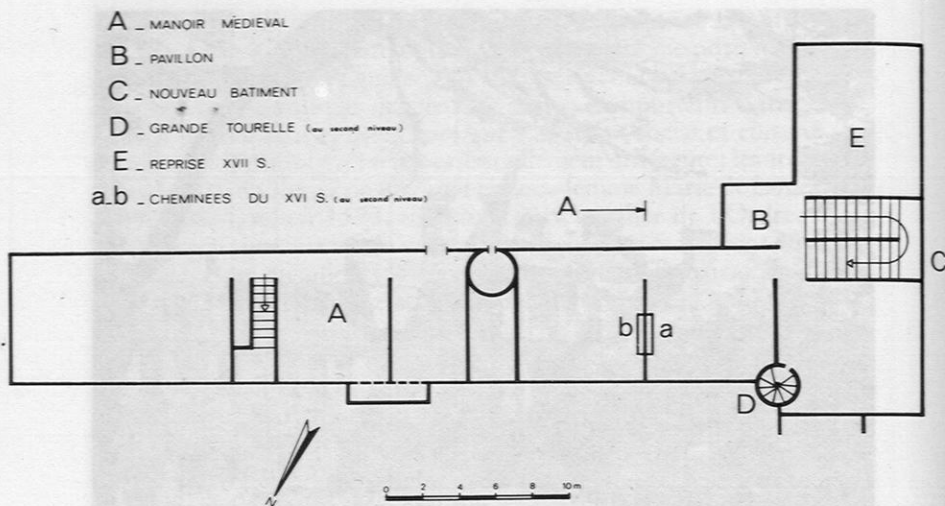


Fig. 3. — Coët Seiz Ploué. Schéma des principales dispositions (Roland Neveu, Institut Armoricaïn de Recherches Historiques).

de cette première construction : récemment, un sondage a montré que l'excroissance rectangulaire visible à la façade nord était creuse : c'est le conduit d'une cheminée ; enfin, dans les combles actuels subsiste une superbe charpente. Les arbalétriers sont renforcés par des jambettes courbes réunies par un poinçon pendant. De puissants entrails moulurés sont peints comme le reste de la charpente de feuillages de type gothique ainsi que les bouts fleuronnés des poinçons. L'ensemble était donc destiné à être vu dans une haute salle de l'étage sur laquelle s'ouvrait au nord la cheminée.

Ainsi s'esquisse (fig. 3, A) le souvenir d'un grand logis (7) dont le type est connu sur toute la côte nord de la Bretagne à partir de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, non sans quelques réminiscences anglaises. Ce manoir comportait des communs dont la présence est encore attestée sur les côtés Est, Ouest et Sud de la cour sur le cadastre de 1834 ; ils étaient mentionnés sur le procès-verbal de la saisie révolutionnaire en 1796 (8).

(7) Je remercie Madame et Monsieur Michel Tanguy des Déserts de leur aimable accueil et de tous les renseignements si précis dont ils m'ont fait profiter.

(8) C. SPARFEL, *op. cit.*, p. 10. Archives départementales du Finistère L 475, n° 310.

En perpendiculaire à ce manoir — si du moins n'existait pas déjà une aile ouest, ce qui expliquerait plusieurs anomalies — fut entreprise l'ambitieuse construction des années 1560. Là encore, l'analyse de la structure révèle plus d'une surprise. Vue de la cour, elle se manifeste par ce puissant pavillon ouvert par deux grandes portes vers le sud et l'est, (fig. 3, B), aux étages scandés des ordres dorique, ionique et corinthien. Etant donné l'emplacement quasi-traditionnel de ce pavillon, qui succède aux tourelles gothiques, on pourrait imaginer que l'escalier y trouve sa place. Or, il n'en est rien : le premier niveau est un vestibule très ouvert sur l'extérieur et sur l'escalier, mais le second niveau ne communique qu'avec l'aile nord et le troisième, celui où se trouvait la clef de voûte armoriée, s'ouvre à la fois sur le palier de l'escalier et sur une tourelle adjacente qui permet d'accéder à l'attique du couronnement.

Le pavillon est donc conçu à plusieurs usages, intermédiaire à orientation variable entre l'extérieur, l'escalier et l'aile reprise dans la même campagne. Cette aile avait comme rôle d'intégrer le manoir ancien à l'œuvre nouvelle. A la limite même du toit à double pente qui, tardivement et de façon médiocre, couvrit cette partie, un gros mur de refend nord-sud comporte au second niveau, deux cheminées adossées l'une à l'autre. Les tablettes de leur manteau sont ornées d'une frise d'entrelacs dont le modèle se trouve dans Serlio (livre, IV, pl. LXXIII, ordre composite). Sur la hotte de la cheminée la plus à l'Est (fig 3, B) (donc dans l'ancien manoir) sont sculptées les armoiries déjà remarquées dans le pavillon d'angle (fig. 5).

Celui-ci, dans l'état actuel, est très mal liaisonné avec les ailes voisines. Vers l'Ouest, une colonne brutalement tronquée à l'étage corinthien, souligne comment le rythme de la travée rythmique est brisé de ce côté; au nord, l'architrave du premier niveau s'interrompt net à l'angle alors qu'il y a un retour aux deux autres niveaux. Enfin, dans l'alignement vertical des grandes fenêtres s'observe au niveau du toit, la trace d'un appui : il devait donc initialement exister un troisième niveau aligné sur celui du pavillon. La silhouette générale aurait été très différente.

La façade aspectée vers l'ouest n'est évidemment que l'ébauche d'un vaste projet (fig. 4; fig. 3 C). Au sud, les pierres d'attente s'insèrent dans l'aile actuelle dont ni l'appareil ni les ouvertures ne corres-

(9) Dans les combles on voit la souche de la double cheminée avec son couronnement en forme de fronton. Il y a donc eu là une étape intermédiaire entre l'abandon du troisième niveau et le toit actuel.

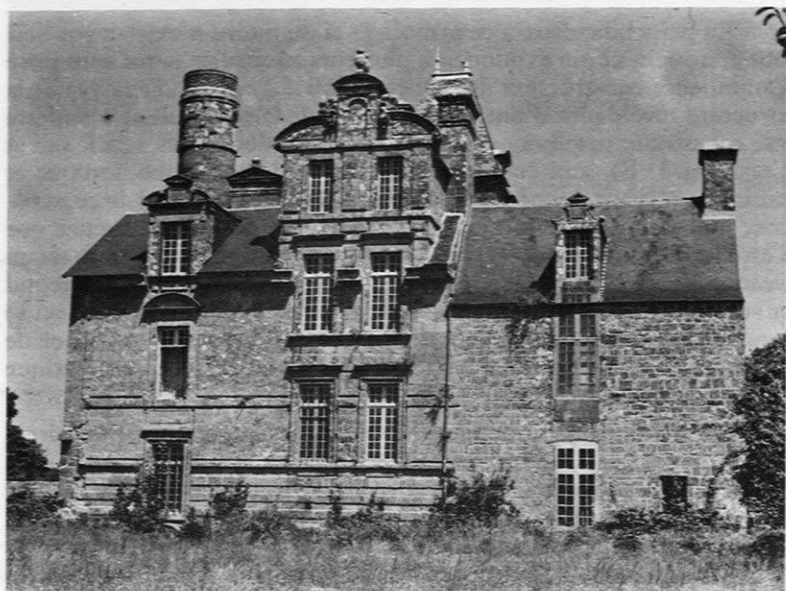


Fig. 4. — Coët Seiz Ploué. Vue d'ensemble de la façade occidentale (photo Jos Le Doaré).

pondent au dessein primitif (10). Au nord, même aspect d'interruption brutale: le pignon est un collage improvisé. En arrière de cette partie nord-ouest, plusieurs éléments attirent l'attention. Au-dessus des toits se dresse une étonnante construction, une tourelle qui si l'on enlève les briques modernes du sommet, remplaçant un dôme, se terminait par une petite salle ouverte à tous les horizons par des arcs en plein-cintre à clef pendante, réunis entre eux par une imposte en bandeau plat. Cette tourelle est sur encorbellement et on y accède au second niveau celui des combles, par une pièce de l'aile nord-ouest; elle fait donc partie de cette construction. Étrange parti certes, mais dont les châteaux d'Ecouen et d'Anet fournissaient à une tout autre échelle, le modèle comme l'indiquent même des détails comme les bandeaux qui la cerclent à diverses hauteurs et les petites fenêtres de l'escalier. Celui-ci a une grande originalité: c'est une vis suspendue, c'est-à-dire que le noyau central habituel est remplacé par un limon hélicoïdal tournant autour d'un jour central. Ce type à la mode dans les années 1500 se voit

(10) La lucarne de cette aile est moderne. La communication avec les paliers de l'escalier se fait par un passage biais dans un mur très épais, ce qui s'explique par la moindre largeur de cette aile par rapport au reste de la construction occidentale.



dans les deux tourelles qui terminent les pavillons d'escalier du château de Goulaine.

On a coutume d'écrire que cette tourelle est flanquée d'un contrefort vers le nord. En réalité, il s'agit du mur, abandonné, de la grande construction occidentale. Au premier niveau, il y a encore la trace d'une fenêtre. Ceci se confirme par la présence à l'étage des combles d'une porte dans le mur nord, bouchée puisqu'elle ouvrirait sur le vide. Ceci peut aider à restituer la pensée réelle du maître d'œuvre : au centre un grand escalier rampe sur rampe qui est le motif essentiel de la composition. Il est voûté en plein cintre appareillé sans décor sculpté. L'aile nord et les prolongements que l'on en devine, les pierres d'attente vers le sud (dont l'aile a dû être reprise au XVII<sup>e</sup> siècle) indiquent un grand volume, peut-être une composition ternaire où des pavillons d'angle, au nord et au sud au-delà des ailes actuelles — auraient équilibré l'ensemble, ce qui rapprocherait le projet de ce que nous voyons à Kerjean. De toutes façons, l'œuvre est inattendue si peu après les élégances du «gothique tardif» de Mézarnou, Plouneventer et aussi de Kerliziry ou de Penmarc'h, pour ne parler que du Léon. Coët Seiz Ploué prouve une connaissance certaine de l'architecture nouvelle, non point celle de la première Renaissance illustrée par Châteaubriant mais celle de la seconde, celle des auteurs de traités d'architecture. Le constructeur connaissait, directement ou non, le château d'Anet dont Philibert de l'Orme dirigea le chantier de 1549 à 1552. On l'a vu pour la haute tourelle ; de même les fenêtres de la façade occidentale sont une sévère traduction en granite de celles d'Anet (aile Ouest, côté extérieur). On en retrouve la proportion, l'encadrement très simple, les frontons courbes très saillants ou les tablettes proéminentes. Un aspect technique donne une autre indication : toute la nouvelle œuvre est bâtie sur de grandes caves voûtées avec un bel appareil, éclairées par des soupiraux ovales dont le conduit «en abat-jour» est une technique indiquée par Philibert de l'Orme dans son *Architecture* de 1568 (Troisième Livre folio 69, recto).

Comme on l'a vu à propos d'un décor de cheminées, le maître d'œuvre a pu connaître aussi le traité de Serlio, paru en 1547. Par de nombreux exemples romains ou par des projets destinés à la France, l'architecte italien y faisait connaître les ordres et leur hiérarchie. On les retrouve au pavillon d'angle, exécuté de façon satisfaisante à la différence des interprétations de l'atelier Taillanter dans le Trégor voisin vers 1570-1580. De même dans ce pavillon apparaît le souvenir de la travée rythmique prônée, à la suite de Bramante, par Serlio : une baie principale encadrée de colonnes entre lesquelles de fausses baies ornées de niches concaves surmontées de «tables» panneaux rectangulaires légèrement saillants. Mais cette connaissance de sources nouvelles ne

conduit pas à une œuvre véritablement accordée aux règles qui viennent d'être édictées. Le constructeur ne sait pas comment organiser ses volumes, il trébuche devant des difficultés comme le couronnement balourd du pavillon d'angle. La façade occidentale est une des premières expressions d'une architecture « brutale » où la beauté très ferme de l'appareil en granite, fait ressortir des moulurations importantes et simples. On ne cesse de s'étonner devant la façon dont la corniche du toit de l'aile nord est rappelée par un petit morceau sans aucune utilité pratique entre les deux fenêtres du second niveau. En même temps, il y a une curieuse volonté d'attirer l'œil sur les parties hautes : le grand fronton cintré à volutes s'interrompt pour un motif central, fausse niche à fronton courbe sommé d'un pot-à-feu. Les volutes intérieures s'épanouissent en une sorte d'acrotère, fleur de pierre inattendue mais à fort effet visuel dont le modèle se trouve à Ecouen dans les lucarnes de la cour et est dessinée dès 1534 par J. Androuet du Cerceau (11).

Comment a marché le chantier de Coët Seiz Ploué ? Quelques repères seulement peuvent guider. Les armoiries du pavillon d'angle d'abord indiquent une période entre 1550-1560 et 1580-90. Après 1626, date de l'érection de Maillé en marquisat, des travaux d'aménagement ont été faits dont l'escalier Est est le souvenir. Surtout des peintures ornent une des grandes salles de l'ancien manoir désormais plafonné. Sur la cheminée (fig. 3, B), les armoiries déjà sculptées sont surmontées d'une couronne de marquis et des initiales entrelacées montrent le M de la famille tourangelle, (fig. 5). Trois grandes figures ornent le mur sud Judith, Junon, Minerve et dans la petite pièce qui a succédé alors à l'escalier primitif, peinte sur la pierre, une charmante scène champêtre. Ces aménagements veulent dire à leur manière que le chantier des années 1560-80 est définitivement clos. Sans doute, à cette époque, l'aile sud-ouest et peut-être la toiture médiocre de l'aile Est furent exécutés. Depuis quand le rêve d'un grand château a-t-il été abandonné ? Jeanne de Goulaine est morte en 1588, ses deux fils ont péri dans des duels malheureux et, en 1577, sa fille Claude s'est mariée à François de Maillé. Les temps de la fin du siècle, c'est-à-dire, en Bretagne, la Ligue, ne parurent sans doute pas favorables à un tourangeau : le coup de main contre Kérouzéré date de 1590. Gabriel de Goulaine, neveu de Jeanne, en fut un des principaux acteurs. On peut donc raisonnablement admettre que ce que nous voyons est antérieur à cette période difficile. Aucune trace d'organisation défensive d'ailleurs à Coët Seiz Ploué devenu Maillé. Quelle différence avec l'obsession des maîtres de Kerjean !

\*

\*\*

(11) H. de GEYMULLER, *Les Du Cerceau, leur vie et leur œuvre*, Paris, 1887, p. 45, fig. 19.



Fig. 5. — Coët Seiz Ploué. La cheminée du manoir (b sur le schéma).

pavillons d'angle sont des murs biais (13). Ce n'était donc pas une innovation: Serlio avait dessiné aussi ce parti mais une curieuse note — il s'agit non de la France mais de l'Italie — nous dit «*case del principe tiranno circondata da doppia fortezza*» (14). Tel n'était pas le cas de Louis ou de François Barbier. Mais, on l'a déjà vu, le danger restait proche. Brest solidement tenu par Sourdéac dès 1590, les nobles du Léon se rallient en 1592 à la cause «royaliste»; cependant Morlaix est ligueur avant d'être pris par le maréchal d'Aumont en 1594. Surtout, des épisodes de violences et de trahisures peuvent faire peur, que ce soit l'assaut de Kérouzéré, en novembre 1590 ou la mise à sac de Mézarnou par Yves de Liscoët le 1<sup>er</sup> août 1594. La Ligue n'a agité le Léon qu'un moment assez court mais la peur explique ces protections inhabituelles.

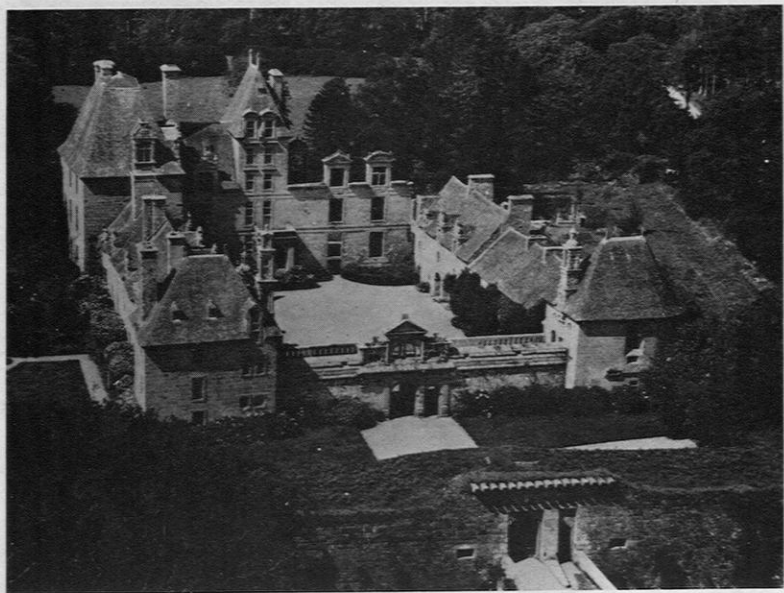


Fig. 6. — Kerjean. Vue aérienne, du sud vers le nord (photo Jos Le Doaré).

(13) Le plan publié par R. Lisch (*Kerjean, château historique et légendaire*, Châteaulin, 1976), montre cette disposition peu marquée d'ailleurs. Elle est à la mode en ce dernier tiers du siècle comme l'a souligné pour le Toulousain B. Tollon (Colloque du Centre d'études supérieures de la Renaissance de Tours, 1980).

(14) Il s'agit d'un dessin du Sixième livre, qui ne fut pas publié. Cf. Sebastiano SERLIO, *On Domestic Architecture. The sixteenth Century, Ms of Book VI*, 1977 Cambridge (Mas. 1978), pl. XXX.

Si Coët Seiz Ploué-Maillé a été peu étudié, il n'en est pas de même de ce monument que Léon Palustre appela, selon, dit-il, une tradition, le «*Versailles de la Bretagne*» (12), ce qui n'a aucun sens sinon de dérision polie. Cependant, la chronologie de Kerjean reste floue et l'analyse architecturale n'a guère été menée tant le décor a fasciné les commentateurs. Rappelons rapidement le peu que nous savons sur l'histoire même du château. L'achat de la terre de Kerjean par Yves Barbier (Barver en breton), d'une ancienne famille noble connue depuis 1324, date de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. En 1536, Jean Barbier demanda au roi François 1<sup>er</sup> l'autorisation de reconstruire le logis démolé «*par vieillesse et antiquité*». Il avait épousé Jeanne de Percevaux, puis Jeanne de Kersauzon, dont il eut un fils (vers 1524), Louis Barbier; il mourut en 1538 peu avant son frère Hamon Barbier, conseiller aux Grands Jours en 1533, qui avait su cumuler un nombre appréciable de bénéfices ecclésiastiques. La famille était bien assise dans la noblesse du Léon comme le montrent les alliances Morizur, Gouzillon, Penmarc'h, Goësbriant, ces deux dernières pour le fils de Louis, François Barbier. Louis vécut jusqu'en 1595; il semble tout à fait probable que l'œuvre de Kerjean soit due à son initiative. Un cartouche en kersantite, analogue dans sa technique à celui de Coët Seiz Ploué, donne les alliances Louis Barbier Jeanne de Gouzillon (mariage en 1571) et celle de François Barbier-Guillemette de Penmarc'h (mariage en 1566). Son emplacement actuel, au-dessus du portail d'entrée, est récent mais son existence n'est pas à négliger. Ces alliances indiquent des années entre 1571 et 1595.

Hypothèse plausible mais hypothèse tout de même faite de documents. Au monument donc de parler. Dans le cadre de la présente étude, il n'est pas question d'aller au-delà de remarques d'ensemble; elles peuvent du moins permettre de situer Kerjean dans son époque et dans sa région (fig. 6).

Le premier point d'interrogation est celui que pose l'enceinte énorme, et moderne en son temps, qui entoure le château lui-même. L'obsession militaire s'y révèle prolongée d'ailleurs par maints détails du logis. Les Barbier ont-ils entrepris cette enceinte avec ses bastions casematés, ses épaulements de terre avant ou après le château lui-même? La différence d'orientation est-elle la conséquence de l'implantation du manoir précédent; vise-t-elle à reprendre les orientations cardinales ou bien a-t-on cherché aussi à dégager à l'ouest l'espace d'un grand jardin, d'un espace semi-agricole?

Philibert de l'Orme propose (Premier Livre, 18 et 19) un tel système double du château et de la fortification et ceci dans un projet où les

(12) L. PALUSTRE, *La Renaissance en France*, Paris 1884, tome II, p. 104.

La proximité de Brest a pu donner quelques idées nouvelles : dès 1560, un ingénieur italien Pietro Fredans « fait commencer lui présent les fondements du boulevard du donjon » (15). Il s'agit du bastion généralement appelé Sourdéac destiné à empêcher une attaque à la mine au pied du massif nord-ouest du château, le « donjon ». Sourdéac le fit seulement exhausser pour dominer la bourgade. R. Couffon avait noté un texte dont la relecture peut être utile (16) : dans son testament du 6 janvier 1595, Louis Barbier demande que l'on confie le commandement de Kerjean à Jacques Barbier, fils de son second mariage jusqu'à ce que les fils de François soient majeurs et dit-il « que Monseigneur de Sourdéac fut prié d'avoir agréable que la même garnison fut entretenue et continuée en ladite maison de Kerjean ». Quand Louis Barbier dicte ses dernières volontés, le Léon, après la victoire sur les Espagnols de Roscanvel, est totalement soumis le 9 août 1594. Dans ces années, Kerjean est considéré comme un point militaire important. L'enceinte extérieure existait donc. Beaucoup plus sérieuse que, par exemple, le simple mur de la Touche-Trébry, construit vers 1575-80 par le gouverneur de Moncontour ou bien celui de Kérouartz en Lannilis (vers 1580). Assez proche, par contre du fort de Belle-Ile-en-Mer, aujourd'hui disparu (17), cette enceinte peut dater des années 1580-1590.

Passée cette fortification de structure moderne, Kerjean est-il un grand manoir à la mode bretonne ou un château de résidence copié des prestigieux exemples français ? C'est son ambiguïté même. On peut, en effet, le considérer avec deux regards, c'est-à-dire, y trouver l'image de Villers-Cotterets et d'Anet, structure héritée elle-même des châteaux de la fin du XV<sup>e</sup> siècle ou bien y être plus attentif à la tradition du grand manoir à cour fermée qu'annoncent la double porte aussi bien que la disposition générale du grand logis et le peu d'intérêt porté à sa façade postérieure, ou bien le passage entre écurie et cuisine vers le jardin (dans l'aile Ouest), et même certains détails comme la tourelle postérieure des étages supérieurs du logis du grand escalier. Bien des éléments d'appréciation nous manquent. Par exemple, comment allait-on du grand logis à la chapelle ? Dans le schéma du grand château dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, par exemple au Plessis-Bourré en Anjou, la communication s'établit par une galerie sur portique. Était-ce le cas à Kerjean où

(15) DOM MORICE, *Preuves*, t. III, col. 1260-1262, lettre au duc d'Etampes, gouverneur de Bretagne.

(16) R. COUFFON, *L'architecture classique au pays de Léon (1573-1700)* dans *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XXVIII, 1948, p. 36, n. 31.

(17) Commission régionale d'Inventaire Bretagne, *Belle-Ile en Mer*, Rennes-Paris, 1978, p. 97, fig. 148. Cette première fortification sur la falaise qui domine le port du Palais fut construite après 1560, attaquée par les Espagnols en 1567 et Montgomery en 1573, transformée après cette date par Albert de Gondy.

subsistent quelques arcades ouvertes sur la cour dans l'aile Est? Selon la lithographie de Thierry des *Voyages*, du baron Taylor (1845), le

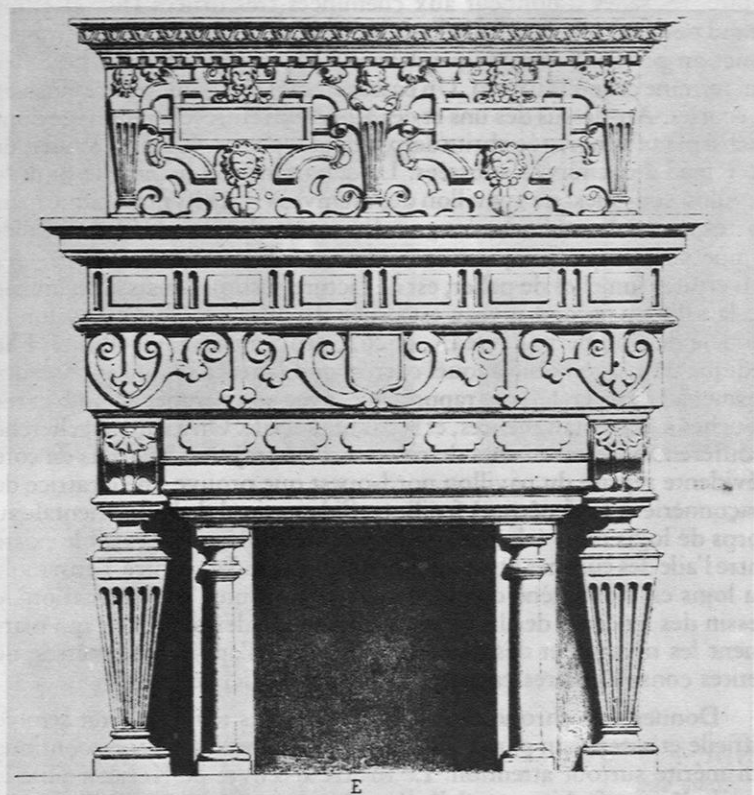


Fig. 7. — Kerjean. La cheminée de la grande salle d'après TAYLOR, *Voyages dans l'ancienne France, Bretagne*, 1845. (Photo Inventaire Bretagne). Cette cheminée existe en partie, déposée dans la cour.

pavillon Nord-Est s'ouvrait sur la cour intérieure par deux rangées verticales de fenêtres. La ruine actuelle (18) s'insère vaillamment dans l'aile Est, dite des remises, et la dernière lucarne, la plus proche du pavillon, n'est que la copie moderne de celle en vis-à-vis de l'aile des cuisines.

(18) Publié par R. COUFFON, *Pionniers de l'histoire monumentale* dans *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, t. XCIX, 1972/2 pl. III, un dessin de Madame de Chabot daté de 1776 donne une vue assez exacte de l'état à cette époque.

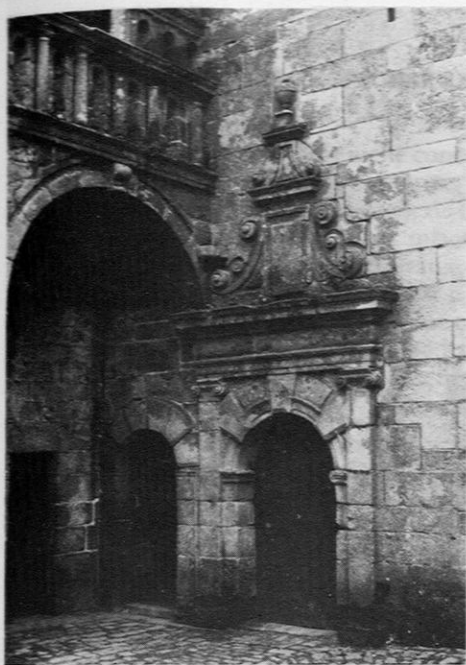
Le fonctionnement de Kerjean peut s'imaginer ainsi: un grand logis divisé en deux parties inégales par le pavillon de l'escalier: à droite, les salles d'honneur aux cheminées très ornées (fig. 7) et un grand pavillon relié par l'aile Est à la chapelle; à gauche, un ensemble à fonction privée, communiquant avec l'aile des cuisines par l'escalier qui termine celle-ci au nord. Un passage vers l'extérieur sépare cuisines et écuries. Au-dessus des uns et des autres, un entresol et un étage dont la charpente lambrissée abrite deux grandes pièces séparées par un mur de refend à cheminées adossées. La dénomination habituelle pour le pavillon sud-ouest de «pavillon des archives» reste hypothétique mais correspond à la tradition des grands manoirs bretons (19). L'escalier rampe sur rampe qui y est incorporé, traduit à l'extérieur par des ouvertures jumelles de palier, est de facture rustique, mais la cheminée de la salle du second niveau est ornée de colonnes doriques selon le modèle de Philibert (Livre IX, p. 262, provient de Saint-Maur). Elle indique un usage noble auquel correspond la terrasse qui, sur arcades permet à la fois la défense rapprochée, avec son parapet arrondi et ses bouches à feu rectangulaires, et la parade sociale. On a souvent cherché à différencier les moments de cette vaste entreprise. Mettons de côté l'évidente reprise du pavillon nord-ouest que prouve une cicatrice de maçonnerie et les fenêtres à feuillure. Si le raccord de l'aile orientale au corps de logis nous échappe, on l'a vu, un «collage» très visible existe entre l'aile des cuisines et le pavillon nord-ouest. Par contre, l'ensemble du logis est homogène comme le prouvent toute l'ornementation, le dessin des fenêtres, des lucarnes, la continuité des bandeaux qui marquent les niveaux et des détails comme sous l'appui des fenêtres, de petites consoles plates cannelées selon un modèle d'Anet.

Donner une chronologie des reprises, des temps d'arrêt semble difficile et assez vain parce qu'il existe une pensée directrice continue qui mérite surtout attention. Le maître d'œuvre de Kerjean aime le motif décoratif: bien au-delà du nécessaire, il multiplie lucarnes, souches de cheminée ornées, portes aux encadrements monumentaux. L'aile occidentale — cuisines et écuries — offre ainsi trois portes architecturées différentes et parentes en même temps (fig. 8). Que la chapelle lui fournisse l'occasion d'un clocheton à la nouvelle mode, aussitôt il orne de même façon le pavillon à l'autre bout de la terrasse (fig. 9). Ce sens du décor s'exprime à merveille dans deux délicats chefs-d'œuvre qui renouvellent complètement deux thèmes bretons traditionnels: le puits et la fontaine (dans le parc). A la vasque qui ornait Tronjoly et bien d'autres demeures s'oppose le puits dont le modèle — le plus simple d'ailleurs de ceux proposés — se trouve chez Androuet du Cerceau (Second livre d'architecture, 1561). La fontaine

(19) M. DECENEUX, *art. cit.*, p. 118.



a



b



c

Fig. 8. — Kerjean,  
aile ouest.

a. portes de l'escalier  
et des écuries.

b. porte du passage  
entre écuries et cuisine.

c. porte de la cuisine.



Fig. 9. — Kerjean. Campanile du pavillon sud-ouest dit des archives.

reprend le schéma de la niche concave encadrée de colonnes et couronnée d'un fronton courbe. A ce goût de motifs accumulés conçus comme des éléments essentiels de la vision architecturale (20), s'opposent des structures massives mises en évidence par un grand appareil souligné ici de simples bandeaux, là de « tables » moulurées, le chambranle des fenêtres se réduisant à un bandeau plat. Cette volonté de contraste entre le tout et la partie est le trait dominant : par exemple, la silhouette des deux pavillons sud a une assise un peu lourde qui met en valeur les deux clochetons fonctionnellement inutiles, nécessaires par volonté esthétique.

Certes, la composition du grand logis peut paraître pleine d'incertitude maladroite. Il convient d'abord de restituer le niveau des toits de la partie incendiée et le grand volume du pavillon oriental, dresser par la pensée une haute souche de cheminée à la jonction de ce pavillon et du corps de logis, symétriquement donc à celle qui existe à l'ouest et semblable à celles d'Écouen. Alors apparaissent mieux encore, les paradoxes d'une silhouette désaxée puisque le pavillon de l'escalier s'élève aux deux tiers de la façade. L'effet est souligné par plusieurs procédés dont on imagine mal qu'ils soient fortuits : dans le pavillon de l'escalier, les fenêtres sont décalées vers la gauche en raison d'une part de la disposition d'entrée (la porte ouvre sur un mur, l'escalier partant à gauche) et de la présence au nord, d'une tourelle permettant l'accès à deux étages de petites salles avec cheminée. Notons bien ce fait car l'escalier aurait pu sans difficulté prendre place dans le corps du logis, sans être visible donc de l'extérieur, le dernier palier étant éclairé par des lucarnes. L'architecte a voulu rendre très lisible sa disposition intérieure et s'est peut-être inspiré de la silhouette des pavillons de la Cour du Cheval Blanc à Fontainebleau. De même en isolant de l'entrée, par une partie de mur nu de la façade, les grandes fenêtres des salles d'honneur, il appelle à distinguer dès la cour, cette partie fondamentale du château français. Art du décalage que confirme l'emplacement du portique d'entrée (21) suggérant le double mouvement de l'espace intérieur. On entre : à gauche l'escalier éclairé par une demi-fenêtre au premier niveau ; à droite, la porte vers la salle d'honneur.

Il y a donc plus d'intentions qu'il n'y paraît au premier abord. La faiblesse des constructeurs de Kerjean n'est pas là mais bien dans l'ignorance de l'art de l'articulation des volumes — ce qui alors est loin

(20) Goût d'ailleurs très différent de celui qu'exprime le grand relief en calcaire, de type bellifontain, provenant d'un château proche de Questembert (Morbihan) remonté de façon inattendue dans une chambre du pavillon nord-ouest de Kerjean.

(21) Ce portique qui a souvent paru trop lourd, est à comparer à un exemple du château poitevin du Puy du Fou vers 1550. Cf. J. GUILLAUME, *L'architecture de la première Renaissance en Poitou* ex. dactyl. Paris 1981.



Fig. 10. — Kerjean. L'angle nord-ouest du logis et l'aile de services: le goût de l'ornement et la maladresse des articulations.

de leur être particulier! — comme le prouve la juxtaposition des pavillons d'angle et du logis central. Ajoutons le maniement un peu hasardeux des types de décor, passant sans cohérence de la surcharge à la sécheresse (fig. 10).

Ces décors révèlent — on l'a souvent fait remarquer — une connaissance certaine de la nouvelle architecture dont les formes se répandent à travers tout le royaume grâce aux publications pleines de superbes dessins. On aboutit très vite à une architecture de citations, à tel point que celles-ci ont un peu fait oublier dans les études sur Kerjean, l'aspect proprement architectural. Trois noms sont toujours à citer: Serlio où peuvent avoir été trouvés l'idée harmonieuse de la disposition du faux campanile du pavillon des archives (22) ou les termes gainés employés soit dans le portail d'entrée soit dans le clocheton de la chapelle. Mais surtout les traités français: à Philibert la cheminée du pavillon des archives (à comparer à celle de Kerouantz) mais surtout au-delà du décor, des enseignements pratiques comme les grandes salles voûtées en demi sous-sol ou la disposition, notée par R. Lisch, des fenêtres de la grande salle qui ne se font pas vis-à-vis. A Jacques Androuet du Cerceau, conduit par les événements à multiplier les publications, le dessin de la galerie au revers du mur sud ou bien les puits comme l'avait fait connaître R. Couffon.

Bel exemple, en définitive, ce Kerjean, d'un certain formalisme architectural des maîtres provinciaux du dernier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle: le compromis reste incertain entre l'organisation traditionnelle de l'espace, ici le grand manoir, et les propositions qui sont faites par les traités; les emprunts très libres au décor nouveau ne tiennent guère compte de ce qui était pour les auteurs des livres l'essentiel, le rapport direct entre les règles d'architecture et son illustration.

\*  
\*\*

Vulson de la Colombière dans un ouvrage paru en 1644 à Paris *La Science héroïque* (à laquelle était jointe en particulier une généalogie de la maison de Rosmadec) écrivait «*J'ay adiousté en suite des seize Cartiers le plan du chasteau de Kergournadec'h, où j'ay séjourné quelque temps; et croy que c'est une des plus belles et régulières maisons en son Architecture que l'on puisse voir et d'un dessin rare en France*» (23).

Voici le jugement d'un contemporain qui diffère assez des erreurs qui se sont accumulées sur ce château: la silhouette des tours massives

(22) Les gravures anciennes montrent que les trois ordres y existaient bien car l'empattement de la base adossée au pavillon était animé de deux colonnes doriques.

(23) Je remercie M. Le Bris du Rest, conservateur au Musée de Bretagne, de m'avoir communiqué son exemplaire de famille.

et de leurs machicoulis ont bien trompé les commentateurs. Régularité et singularité du plan n'ont guère retenu l'attention! Extraordinaire vision architecturale pourtant que ces ruines béantes montrant aujourd'hui l'ossature «rare» d'un grand logis quadrangulaire (20 toises x 10 soit environ 39 m x 19,50 m) flanqué à ses angles de tours fortement extradossées. Les parties extérieures encore visibles sont remarquables par la régularité du grand appareil de granite, la sévérité mais aussi l'importance des fenêtres encadrées d'un large bandeau, avec dans l'allège un trou carré comme emplacement de tir (fig. 11). Dans les

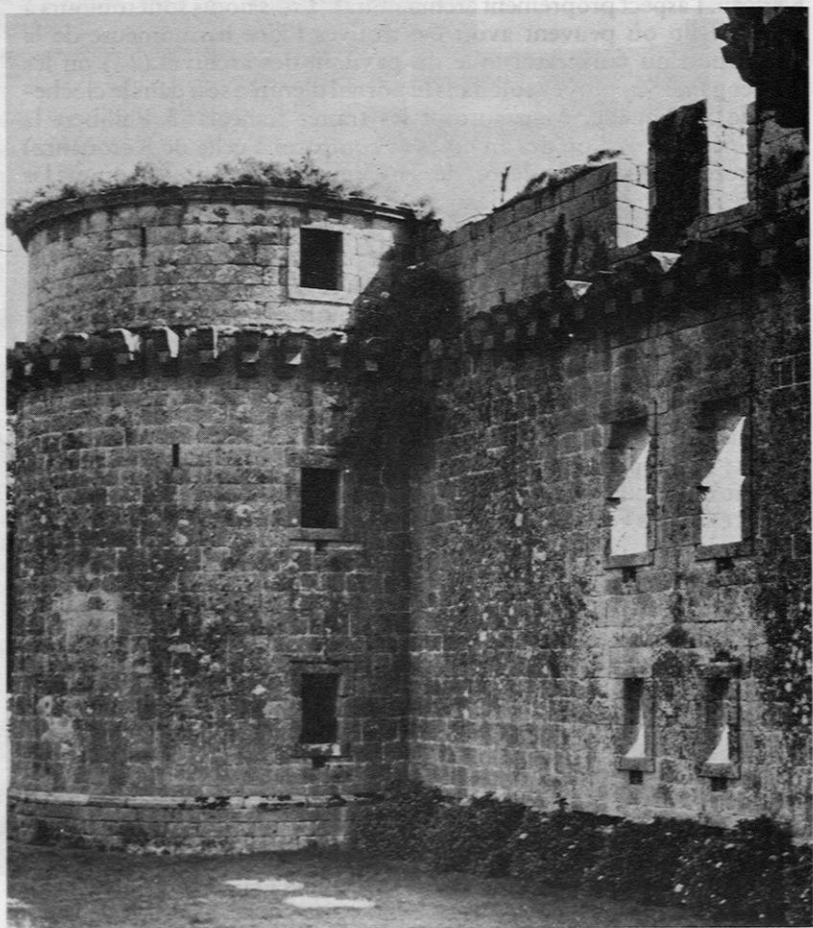


Fig. 11. — Kergournadec'h. Vue extérieure de la façade Est.

parties basses des tours des ouvertures plus importantes pouvaient servir au même usage. On devine aisément que les machicoulis ne sont qu'une galerie de circulation, comme à Valençay. Le bâtiment éventré montre l'étrange symétrie du parti autour des deux escaliers monumentaux dont se voit le souvenir à l'est et à l'ouest (fig. 14); deux grandes cheminées avec leur souche, le long de la paroi sud, enfin évoquent les salles centrales du château sur deux étages. On en voit d'ailleurs les belles fondations dans les ruines actuelles.

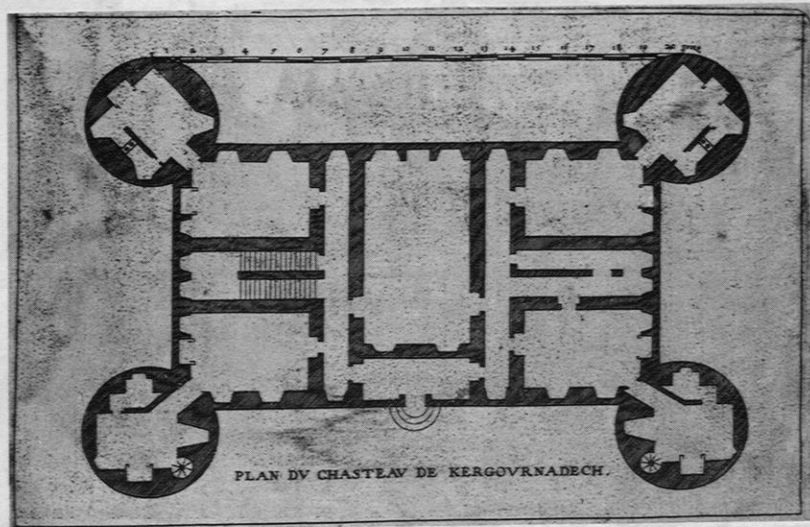


Fig. 12. — *Kergournadech. Plan de Vulson de la Colombière, 1644 (photo Musée de Bretagne).*

Le précieux plan du livre de 1644 (fig. 12) permet alors de définir le parti architectural. L'entrée est au nord par un perron en demi-cercle et donne sur une petite cour. La circulation se fait à gauche et à droite vers deux couloirs éclairés à leurs extrémités par de grandes fenêtres. Ces couloirs permettent d'accéder à la salle centrale et aux escaliers largement ouverts par de hautes fenêtres entre lesquelles des niches, comme à Kerjean, permettaient de mettre un lumignon. Ce système détermine quatre systèmes d'habitats identiques, reconnaissables dans les ruines actuelles, aux trois niveaux, par leurs cheminées monumentales. Quatre pièces qui communiquent avec les tours voisines où se



KERGOVRNADECH.

*Château appartenant à Madame la Marquise  
de Molac, situé en l'Evêché de Léon en Bretagne.*

M. DC. XXXII.

Fig. 13. — Kergournadech. Gravure de Picart 1632 (photo Musée de Bretagne).



remarquent ici des escaliers de survie, là des lieux d'aisance. La différence ornementale des cheminées montre la prééminence du second niveau, ce que ne disent pas les cheminées des deux grandes salles axées nord-sud.

Le plan de 1644 s'accompagne d'une gravure signée de I. Picart et datée de 1632 (fig. 13). Le séjour de Vulson doit se placer entre ces deux dates ce qui explique sa remarque sur l'absence des grandes allées plantées depuis par le marquis de Rosmadec. La gravure, à la différence du plan, n'est pas exacte : la perspective mal calculée laisse croire que la face nord est plus petite que celles de l'est et de l'ouest. Il en résulte que d'autres détails peuvent être approximatifs. Mais l'essentiel reste la silhouette générale de la construction : plan massé mais diversifié par les toitures en un jeu de volumes très parlant et, disons-le, très intrigant. Cet aspect serait difficile à imaginer en l'absence de ce document imparfait.

Si Kerjean et Maillé montrent une connaissance quasi-ponctuelle de la nouvelle architecture, Kergournadec'h représente un autre stade, celui d'un rêve assez extraordinaire issu d'exemples où ce n'est pas le décor, l'habillage qui ont intéressé mais la structure. Le jeu des escaliers fait partie des recherches préalables à la réalisation de Chambord (24). Quant à la salle d'axe (16 mètres sur 8 m environ), elle existe déjà dans un des projets d'Androuet de Cerceau en 1559 (Premier Livre d'architecture, plan XVIII) où une *aula* marque le centre d'une composition symétrique, les tours étant remplacées par des pavillons carrés. On notera au passage que ce projet prévoit que les « offices » sont en sous-sol, seul endroit où effectivement ils aient pu exister à Kergournadec'h comme le fait comprendre un escalier en vis qui y descendait et dont la tourelle saille curieusement sur la façade occidentale.

L'Aula peut ainsi se dédoubler : l'ancienne salle seigneuriale traditionnelle dans la morphologie française et au-dessus, la salle à danser « l'aula saltatoria » à la mode en cette fin de siècle. L'organisation symétrique complexe des volumes autour de cet espace central est bien différent du système ancien tel qu'il se lit encore à Kerjean. Le plan massé élimine la possibilité de la cour habituelle avec ses communs, ses parties agricoles dont on ne sait pas où elles ont pu exister à Kergournadec'h.

Le décor extérieur est quasi-inexistant sauf les extraordinaires souches de cheminées encore debout au sud et à l'ouest. Elles sont couronnées par des motifs sobres, consoles, corniches en godrons, volutes à double enroulement, postes, frontons courbes, tables. Même sévérité du décor des cheminées : la différence entre elles est révélatrice

(24) J. GUILLAUME, *Léonard de Vinci et l'architecture française dans Revue de l'Art.*, 1974, n° 25, p. 71-91.

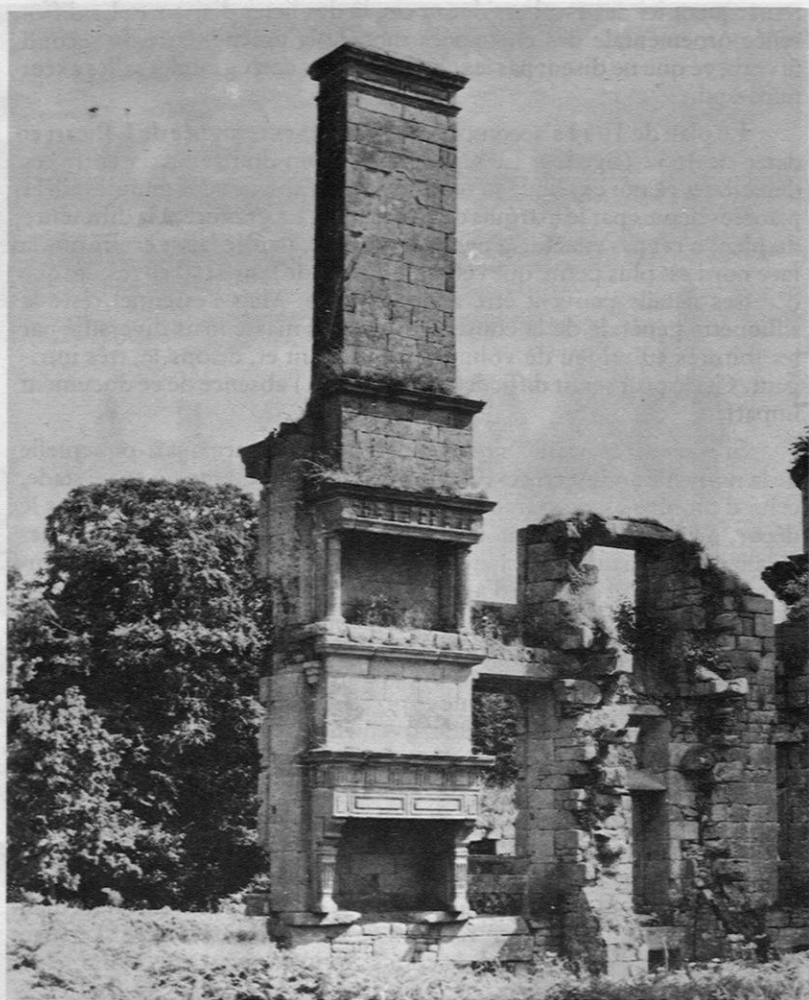


Fig. 14. — *Kergournadec'h. Les cheminées des deux salles d'honneur.*

de la hiérarchie des lieux. Les cheminées des deux salles ont un décor important (fig. 14) : pilastres gainés, manteau mouluré, tables, décor de lignes donc au premier niveau ; colonnes ioniques cannelées, entablements ornés de mufles de lions au centre des cartouches très découpés, au second niveau. Dans les «chambres» différence entre le deuxième

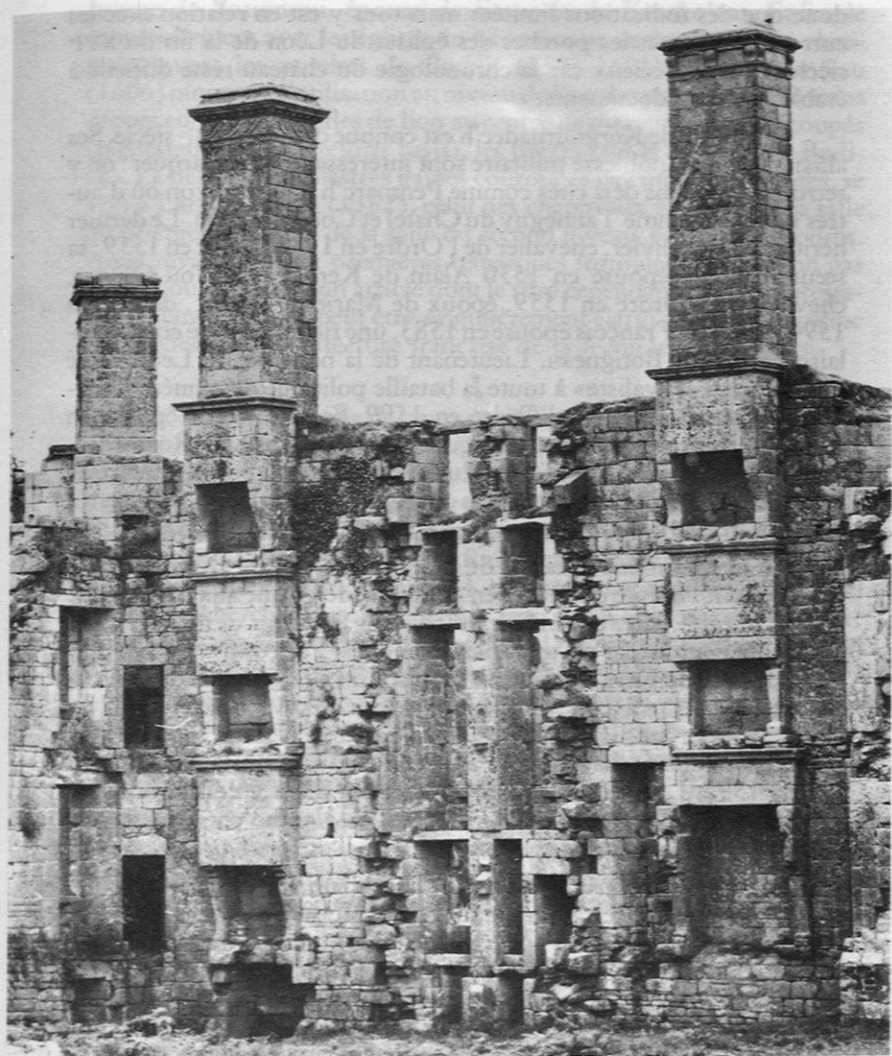


Fig. 15. — *Kergournadec'h. Vue des murs de la façade ouest de l'intérieur.*

niveau aux pilastres gainés et les autres où se voient de simples consoles au troisième niveau (fig. 15) et, au premier niveau, des consoles se terminant en griffes de lion selon un modèle de Serlio pour les cheminées doriques (Livre IV, pl. XXXVI). La sobriété du décor ne donne

donc que des indications limitées mais tout y est en relation avec les autres châteaux et les porches des églises du Léon de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Indice précieux car la chronologie du château reste difficile à établir faute de documents.

La famille de Kergournadec'h est connue depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Ses alliances avec la noblesse militaire sont intéressantes à remarquer : on y retrouve les noms déjà cités comme Penmarc'h et Kersauzon où d'autres illustres comme Tanneguy du Chatel et Coëtgoureden. Le dernier héritier mâle, Olivier, chevalier de l'Ordre en 1532, meurt en 1559 ; sa sœur Jeanne a épousé en 1530 Alain de Kerc'hoent, d'où Olivier, chevalier de l'Ordre en 1559, époux de Marie de Ploeuc, décédé en 1594. Leur fils François épouse en 1583, une riche héritière cornouaillaise, Jeanne de Botigneau. Lieutenant de la noblesse du Léon, mêlé pour le parti « royaliste » à toute la bataille politique des années 1590-1600, il est chevalier de l'Ordre en 1599. Sa fille Renée épouse en 1616, à Kergournadec'h remarquons-le, Sébastien de Rosmadec-Molac, fils du lieutenant-général du roi en Bretagne. Sur la gravure de 1632, c'est elle qui est appelée la marquise de Molac. Son père n'a disparu qu'en 1629.

La tentation était grande de dire comme Pol de Courcy que le château était l'œuvre de Sébastien de Rosmadec, donc aux environs de 1630. A cette date, cependant, le château breton a des aspects très différents connus par de multiples exemples. Par contre, l'extraordinaire dessein de Kergournadec'h correspond au mouvement qui passionne les constructeurs du Léon à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. On peut d'ailleurs citer dans le pays rennais, un exemple de salle centrale avec quatre pavillons au château de la Chapelle-Chaussée, daté sur sa cheminée de 1592. L'œuvre de Kergournadec'h a dû être commencée par Olivier et continuée par son fils François de Kercho'ent, dont le rôle politique et la fortune sont connues.

Les comparaisons que l'on peut faire n'infirmant pas cette hypothèse. On retrouve certaines pratiques techniques des autres châteaux, comme le soin apporté à l'appareillage des voûtes des vastes salles du sous-sol, la taille de l'appareil de granite, l'encadrement par un large bandeau des ouvertures, l'importance donnée aux hautes souches de cheminée. L'ornementation de la cheminée de la grande salle du premier niveau, se retrouve, en partie, au manteau de celle de la salle de Kerjean. Le grand pavillon de Botigneau (25) montre les mêmes encadrements de fenêtres, les mêmes souches de cheminées et, à l'étage supérieur, une cheminée aux piédroits en forme de consoles (dont les bases sont aussi des griffes de lion). Or, Botigneau est l'œuvre de

(25) Commune de Clohars-Fouesnant (Finistère).

Jeanne de Botigneau, épouse de François de Kercho'ent. Enfin, le rapprochement avec les églises du Léon donne quelques repères chronologiques: les porches de Bodilis (1583-1601) et de Guimiliau (1606) montrent l'utilisation au niveau de l'art des paroisses de certains décors comme les mufles de lion au centre de cartouches très découpés (piédestaux des contreforts biais), les postes (sur la corniche de Bodilis). Le dessin des pilastres gainés couronnés de consoles à volutes, se voit à Lanhouarneau (1582), celui des chapiteaux ioniques de la salle du premier niveau et de la salle du second niveau, est celui de Bodilis. Ainsi revient-on aux premières remarques formulées avec raison par René Couffon dans son article dont le titre cependant prête à contestation. Mais le propos peut être singulièrement élargi à la lumière même des études sur l'architecture française de la seconde Renaissance.

\*

\*\*

L'étude de ces trois demeures nobles du Léon indique d'abord la force du milieu artistique local. Des similitudes frappantes on l'a vu, dans les détails décoratifs, unissent trois réalisations conçues pourtant avec des programmes fort différents: reprise et juxtaposition à Seiz Ploué-Maillé; château alliant la grande tradition manoriale bretonne à l'image du château de la première Renaissance, organiquement constitué autour d'une cour centrale à Kerjean; projet totalement original issu de recherches autour du plan massé à Kergournadec'h. Cette diversité est par elle-même intéressante: il ne s'agit pas de la copie d'un unique modèle mais d'une réflexion sur les possibilités d'une architecture. Même si cela est réalisé avec une maladresse qui se lit dans les articulations ou bien dans les proportions ou dans l'«écriture» même des façades (c'est-à-dire l'ensemble des éléments structuraux ou décoratifs, qui la rythment et lui donnent vie).

Ces trois ensembles permettent de définir quelques caractères communs qui constituent une sorte de style. L'essentiel paraît en être la «brutalité» du parti mural. Dans un appareil de grandes dimensions, toujours soigné, les ouvertures s'encadrent de bandeaux très secs. S'il y a, par exemple, aux allèges de Kerjean, des ornements discrets, ils ont peu de relief. Les modèles connus par exemple, les fenêtres des ailes d'Anet, sont traduits au minimum comme à la façade occidentale de Coët Seiz Ploué. Dans cette même façade, l'emploi dans le pavillon de l'escalier d'un morceau de corniche dénué de toute fonction est un bon exemple de cette façon d'interpréter.

Or, celle-ci ne correspond pas à ce qui a été fait dans l'art religieux et particulièrement dans les célèbres porches qui se caractérisent au contraire par l'exubérance décorative, la superposition des partis comme à Saint-Houardon de Landerneau. Une autre importante différence: pas de kersantite, à part deux cartouches armoriés, ci-dessus

indiqués et les termes du portail de Kerjean. Peu de sculpture dans ces grandes façades donc, mais aussi pas de colonnes à la Philibert; or, celles-ci font partie du décor de tous les grands porches alors qu'elles proviennent de l'exemple des grands châteaux et, d'abord des Tuileries. Les ateliers du Léon ont donc adopté les nouveautés à leur programme sans tenir compte des origines de leurs modèles.

La pénétration du style de la seconde Renaissance n'est certes pas — contrairement à ce qui a été trop souvent dit — l'apanage du Léon. Dès 1564, le château de la Costardais en Médréac, construit par un conseiller du Parlement, d'une carrière comparable à celle d'un Parcevaux, montre un parti nouveau, la connaissance de Serlio et de Philibert, avec des détails traduits là aussi de fort rustique façon comme des fenêtres, copie lointaine d'Anet. Un peu plus tard, Champeaux ou le Pillet près de Dourdain, dans le Vitréen indiquent les nouveaux aspects. Chacun connaît la Touche Trébry près de Moncontour, mais on ignore la grande ruine, presque disparue, de Lanrodec (château de Perrien). De même les maisons de bois à Vitré, Rennes, à Ploërmel, à Lannion et ailleurs montrent vers 1575-1580, l'arrivée du nouveau vocabulaire décoratif. Mais les chantiers léonards ont une densité et une cohésion remarquable sur laquelle on s'est déjà beaucoup interrogé.

Les uns se sont rappelés que Philibert de l'Orme écrivait dans son Instruction (26): « *Du temps du roy François à qui Dieu ayt l'âme, que le feu Roy n'estoyt que Daulphin, je visitoyt tous les ans par deux foys toute la coste et forteresses de Bretagne* ». Nommé en mars 1545 à cette inspection, il a la charge dès 1547 des bâtiments royaux et n'a donc dû venir que quelques années. Son nom pouvait cependant en rester plus familier à la noblesse militaire. D'autres ont pensé à cette confrérie (le mot arts ayant un autre sens qu'aujourd'hui) « *Alma Societas magistrorum in artibus* », révélée par des documents d'archives, le premier datant d'avant 1618, publiés par R.F. Le Men (27). Elle avait alors 123 membres dont 69 membres du clergé et 27 nobles. On y voit admis en 1619 René Barbier et en 1620 François de Kercho'ent, seigneur de

(26) Datée de 1559, l'« Instruction de Monsieur d'Ivry, dit de l'Orme » répondait aux accusations de fortune trop rapide. Cf. A. BLUNT, *Philibert de l'Orme*, éd. française 1963, appendice C, p. 169. Le 15 juillet 1553, le Connétable de Montmorency écrit au duc d'Étampes, gouverneur de Bretagne, insistant sur la fortification de Brest et dit qu'il a sans succès demandé « à St Germain d'Ivry qu'il vous allast trouver ou bien qu'il vous envoyast son frère s'il n'y peut aller ». Il s'agit des de l'Orme. (DOM MORICE, *Preuves*, III col. 1095-1096).

(27) R.F. LE MEN, *La confrérie des maîtres ès arts de l'évêché de Léon*, dans *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, 1877, p. 45-59.

Kergournadec'h. Absolument rien — en dépit de la présence de deux maîtres verriers — ne prouve que cette pieuse confrérie ait eu auparavant une influence sur le milieu intellectuel, mais rien ne prouve le contraire!

Il faut donc en rester au double aspect du Léon: une nombreuse et active noblesse aux multiples alliances, engagée dans les nouvelles structures de l'Etat; et une paysannerie aisée dominant les «généraux» de paroisse fort orgueilleux de leur importance. Ceci limite peut-être l'image des convulsions de la Ligue à des temps brefs, violents mais épisodiques, car, on l'a vu, tous les éléments chronologiques en notre possession reviennent au même temps, le dernier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle et l'extrême début du siècle suivant.

Mais l'exemple du Léon dépasse de beaucoup la chronique locale, voire bretonne où il est jusqu'ici resté. Car, cette architecture est un exemple parmi beaucoup d'autres de l'expression régionale des arts avant l'uniformisation qui n'apparaît véritablement que vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, après la mise en place à la fois d'un système de propagande idéologique, les Académies et la création d'une administration centralisée. Or, ce dernier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle a vu une innovation essentielle: les grands architectes français publient des traités. Originalité profonde, ces écrits français sont avant tout des guides pratiques sur la nouvelle manière de construire (28). La première publication de Philibert de l'Orme en 1561 s'appelle «*Nouvelles inventions pour bien bâtir et à petits frais*» (ce seront les livres X et XI de son *Architecture* de 1568). Jacques Androuet du Cerceau intitule son premier livre (1599) «*Livre d'architecture contenant les plans et desseins de cinquante bâtiments différents pour inspirer ceux qui désirent Bastir*». Puis il donne, en 1561, des livres de cheminées, lucarnes, portes, etc.: c'est dans ce dernier que se trouve le modèle du puits de Kerjean. En 1572, son troisième livre est fait, dit-il dans le titre «*pour Seigneurs, gentilshommes et autres qui voudraient bastir aux champs*». Ceci correspond aux manuels d'agriculture comme le célèbre livre d'Estienne! La question posée est celle de l'utilisation réelle de ces livres, auxquels on joindra un Serlio, italien bien au fait de la réalité française. Les historiens de l'art ont essentiellement vu et jugé ces architectures provinciales à l'aune de la régularité, des notions normalisantes de symétrie, de proportions, de rapports de volumes. Or, ces monuments montrent une toute autre démarche: les maîtres d'œuvre qui ont eu les recueils en mains assez rapidement, y ont puisé librement, comme dans des répertoires de formes à partir desquels ils pouvaient tantôt copier, tantôt s'inspirer et créer des

(28) Cette particularité a été mise en évidence lors du Colloque européen du Centre d'études supérieures de la Renaissance à Tours sur «*Les Traités d'architecture à la Renaissance*», juillet 1981.

formes originales. En particulier, la question des proportions qui intéresse pourtant aussi nos maîtres français, ne paraît pas importante : à Guimiliau (portail d'entrée du porche), un modèle de colonne ionique de Philibert (VII, livre, f° 221) est raccourci sans crainte. L'exemple de la reprise à une toute autre échelle de la tourelle d'Anet à Maillé est un exemple probant.

Quant aux compositions architecturales, les trois monuments ici étudiés montrent assez bien la façon de procéder. Aucune inspiration directe, aucune copie, tout au plus la connaissance de telle ou telle silhouette. Est-ce connaissance directe ou influence de la fameuse publication de Jacques Androuet « *Les plus excellents bastiments de France* » parue en 1576 et 1579, c'est-à-dire assez tard par rapport à nos chantiers ? Parfois un détail comme à Maillé, les « acrotères » du fronton central de l'aile ouest, inclinent à croire à une connaissance du bâtiment lui-même, mais il y a pu avoir des sources dessinées secondaires qui nous échappent.

L'intérêt majeur des trois demeures du Léon est de montrer à la fois la diversité des programmes envisagés et la méthode d'approche des constructeurs, de la rénovation d'anciens thèmes à la réflexion sur les recherches récentes : de ce point de vue Kergournadec'h a été un grand méconnu.

Quand Jean de Laval réunit à Châteaubriant tous les hommes de l'art, Noël du Fail nous raconte dans ses *Baliverneries* (29) que le maître d'œuvre de la cathédrale de Rennes, Thomas Pilhour, revint maudissant ces gens « *qui n'avaient en bouche que frontispices, piédestals, colonnes, chapiteaux, frises, soubassements* ». Il est certain que les maîtres inconnus du Léon qui animèrent le vaste mouvement architectural de la fin du même siècle se sentirent plus à l'aise dans la lecture des nouveaux traités. Mais ils n'y virent essentiellement que ces éléments formels qui précisément inquiétaient leur ancêtre rennais. Le sens profond de la nouvelle architecture leur échappa. Cela les rendit libres d'adapter à leur gré ce qu'ils voulaient retenir des pages qu'ils feuilletaient. Dédicant *Les Grottesques* à la duchesse de Ferrare en 1566, Jacques Androuet du Cerceau n'avait-il pas écrit que son recueil servirait aux artistes et artisans « *pour esveiller leurs esprits et appliquer chacun en son art ce qu'il y trouvera propre !* »

André MUSSAT.

(29) Noël DU FAIL, *Baliverneries*, éd. Courbet. Paris, 1892, tome II, p. 159-160. On notera que le « maître maçon » s'est taillé un beau succès en affirmant sentencieusement « estre d'avis que le bâtiment fust fait en franche et bonne matière de piason compétente, selon que l'œuvre le requeroit ». Cette réponse maline cache un souci qui se retrouve dans les traités français et aussi dans la pratique du Léon.